

celle de Thèbes, où PYTHAGORE étudia longtems ; celle de Saïs, dont SOLON fut un des élèves, et celle d'Héliopolis, où EUDOXE et PLATON puisèrent une partie de leurs connaissances. Dans ces temps reculés, on ne pouvait guère être réputé profond philosophe ou savant, sans avoir fréquenté quelqu'une des grandes écoles de l'Egypte, sans avoir eu pour maîtres des prêtres ou des professeurs égyptiens.

L'excellence des légumes de l'Egypte est connue : on sait jusqu'à quel point, dans les déserts de l'Arabie Pétrée, les Israélites regrettaient les melons, les concombres, l'ail, les porreaux, et surtout les oignons qu'ils mangeaient dans le pays de leur servitude. Des voyageurs modernes assurent que ces légumes n'ont rien perdu de leur ancienne excellence. HASSELQUIST parle de la soupe aux oignons d'Egypte comme du meilleur mets qu'il ait jamais goûté, et dit que les Turcs trouvent ce végétal si délicieux au goût, qu'ils croient et affirment que tout vrai croyant en sera régalé, après sa mort, dans le paradis.

Mais d'où aurait pu venir aux Egyptiens l'absurde croyance, l'étrange superstition dont se moque JUVENAL, lorsqu'il dit d'eux :

*Porum et cepe nefas violare ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis Numina !*

Je conjecture qu'il a suffi qu'un prêtre ou un grand, un peu gastronome, ait dit emphatiquement, après un repas assaisonné d'aulx, d'oignons ou de porreaux, qui c'étaient des mets divins, pour que le peuple, ou la plus superstitieuse partie du peuple, ait cru que ces fruits de la terre étaient, non pas, pensé-je, de véritables dieux, mais des mets réservés aux dieux, et conséquemment sacrés et inviolables. Je conjecture aussi que le goût délicieux de ces légumes, dont les sages et les grands ne s'abstenaient probablement pas, puisqu'ils en faisaient ou en laissaient manger aux Hébreux, leurs esclaves, en les portant à rechercher le goût, ou les qualités culinaires des autres plantes de leur pays, leur en fit découvrir les vertus médicinales, et contribua à les rendre experts et habiles dans la botanique médicale et la pharmacie végétale, si je puis ainsi m'exprimer. On trouve dans DIOSCORIDE une longue liste des simples, ou végétaux employés comme médicamens par les médecins égyptiens, avec leurs noms vulgaires. APULÉ'E et PLINE le jeune donnent aussi les noms égyptiens d'un grand nombre des plantes médicinales du pays.

Parmi les remèdes amers, mordicans (*acrids*), employés par les pastophores, la scille, ou squille, autrement appelée oignon de mer, semble avoir été regardée comme le plus efficace. Les habitans de Péluse et de Cassium regardaient cette racine bulbeuse comme un symbole de la divinité, parce qu'elle guérissait une maladie particulière, endémique parmi eux, et qu'ils supposaient être infligée par